

Journal des Spectacles, des Lettres et des Arts

(Adresser les correspondances, rue Centrale, 10,)



RÉDACTION

12, RUE DE LA BARRE, 12
LYON

PARAISSANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION

12, RUE DE LA BARRE, 12
LYON

Nous prévenons nos lecteurs qu'un changement important va être apporté à la rédaction du PARTERRE, dont le format sera augmenté dès notre prochain numéro.

NOS THÉÂTRES

Grand-Théâtre.

C'est dans la boutique à Senterre comme chez Nicollet, avec cette légère différence que loin d'être de plus en plus fort, c'est de plus en plus faible.

Les artistes de la première fournée, refusés par le public, étaient certes assez médiocres, mais ceux de la seconde le sont bien plus encore. Ce qu'il y a de plus triste en cela, c'est d'être obligé d'attendre qu'un événement imprévu vienne nous délivrer de celui qui est la cause volontaire de toutes ces brioches : l'infortuné M. Senterre.

Voyons un peu les nouvelles victimes qu'il vient de jeter sur l'autel..... de la place de la Comédie, en expiation de ses péchés et de ses erreurs.

M. Sacareau d'abord, appelé à la succession de Brégal.

Entre les deux peu de différence.

M. Brégal avait sur M. Sacareau l'avantage d'une belle voix sur un organe médiocre. Quant au talent, hélas ! il n'y en a pas assez chez ces deux barytons pour les faire préférer l'un à l'autre. Un seul point ferait peut-être pencher la balance du côté de M. Sacareau, c'est que jusqu'à présent cet artiste ne nous a pas paru appartenir à cette école, appelée vulgairement école de gueule, dont M. Brégal était un élève distingué.

Entre MM. Dartès et Galli, l'hésitation cesse tout à fait et nous donnerons sans barguigne toutes nos préférences à M. Galli.

Il avait au moins une voix de basse profonde, tandis que M. Dartès se contente seulement d'avoir une voix de basse chantante. Ce dernier détonne, surtout par moment, avec une persistance acharnée.

Les Bordelais ont eu, l'an passé, l'ineffable bonheur de posséder M. Dartès ; cette année, c'est M. Galli qui le remplace dans le chef-lieu de la Gironde. Pour Dieu, que les spectateurs introduits subrepticement par M. Senterre avant l'ouverture des portes ne s'avisent pas de faire recevoir M. Dartès, car nous serions réduits à la triste extrémité de pétitionner auprès des Bordelais pour qu'ils nous rendent notre Galli, à la condition de leur renvoyer leur Dartès.

Le huitième ténor engagé par M. Senterre : M. Jourdan a de temps en temps l'intonation de montrer une jolie voix, mais le pauvre garçon est si intimidé, si troublé devant ce terrible public lyonnais, que c'est à peine si les notes étranglées qu'il arrache avec effort de son gosier serré par la peur peuvent arriver en mesure.

Espérons que le trac est le seul coupable de ces dévergondages dans la mesure. Que diable ! quand on a chanté Arnold dans *Guillaume Tell* à Lausanne, on peut bien se distinguer dans le *Chalet*, à Lyon.

M. Jourdan avait, du reste, jeudi passé, une belle occasion de nous montrer ses talents dans *Guillaume Tell*, pourquoi n'a-t-il pas profité de l'indisposition de M. Delabranche pour le remplacer ?

C'est vrai qu'il eût fallu alors un second ténor pour le remplacer lui-même, mais nous sommes sûrs que M. Massy se fût fait un plaisir de remplir ce rôle à cette occasion, de préférence à celui d'Arnold, qu'en artiste consciencieux il n'oserait pas aborder, même à..... Lausanne,

Cependant M. Massy a une jolie voix et il chante faux.

Cela tient, croyons-nous, à un manque de vigueur, passager fort heureusement, car il a des moments où sa voix a des éclats ma-

gnifiques. Pourquoi, morbleu ! ne pas chanter bien et juste du premier au cinquième acte.

Dans *Lucie* les défauts et les qualités de M^{lle} Isaac apparaissent au grand jour. A côté d'une vocalisation facile et admirable, d'une grande étendue de voix et de ce timbre charmant qu'elle possède, on voit la faiblesse de son jeu, la naïveté de ses effets dramatiques, et enfin ces oublis de détails qui montrent le bout de l'oreille de l'élève à peine échappée de l'école.

Tous ces petits défauts sont largement rachetés par sa belle voix, mais pourquoi ne pas viser à la perfection et nous obliger à l'écouter les yeux fermés.

La représentation de la *Juive* de lundi dernier a donné lieu à un incident regrettable. En entrant en scène, M^{lle} Montoya qui nous avait quittés depuis un mois et demi—on ne sait pourquoi— a été accueillie par une bordée de sifflets et de cris demandant son troisième début. M^{lle} Montoya, qui est loin d'avoir le courage de Brégal, s'est empressée de s'évanouir ; c'était, du reste, ce qu'elle avait de mieux à faire dans la situation où elle se trouvait. Cette petite scène a donné lieu à M. le commissaire de police de faire un peu de morale à ce public sans pitié qui ne veut absolument pas accepter des artistes qui sont loin d'être à la hauteur d'une scène de l'importance de notre ville. Pauvre, pauvre M^{lle} Montoya ! nous craignons bien que malgré que vous vous présentiez comme forte chanteuse en double, vous soyez obligée d'abandonner le climat trop brumeux de Lyon.

Oui, certes le public est un peu sévère, mais nous croyons qu'il est payé pour cela. A-t-on toujours bien respecté ses décisions ?

LARCHET.



Théâtre des Variétés.

La première représentation de *Rome vaincue*, la tragédie de Parodi, vient d'avoir lieu aux Variétés. Le public que ce genre intéresse, public que cependant nous croyons très-nombreux à Lyon, a montré peu d'empressement à accourir à la première représentation de ce chef-d'œuvre. Aussi la salle était-elle loin d'être comble. La méfiance y était sans doute pour quelque chose, car quel plus grand supplice que d'avaloir cinq actes d'une tragédie mal jouée. Ce genre-là ne souffre guère de médiocrité, surtout dans les premiers sujets. M^{me} Mondelet et M. Vialdy sont, il nous semble, les seuls qui se soient montrés à peu près suffisants; M. Montieri a eu cependant quelques beaux passages, mais pourquoi donc a-t-il des gestes si ridicules par moment. M. Frespech a la déclamation un peu confuse, M^{me} Ballauri est un peu âgée pour jouer le rôle de *Posthumia*, la suppliante et farouche mère romaine qui préfère poignarder sa fille que de la laisser enterrer vivante dans un cachot. L'action et la déclamation chez elle manquent beaucoup de feu, c'est du reste le reproche qu'on peut faire à tous en exceptant toutefois M. Montieri, à qui nous recommandons d'étudier mieux ses gestes.

En somme, comme les rôles n'étaient pas bien sus hier, nous espérons que dans l'avenir tout ira mieux.



Théâtre du Gymnase.

Les *Dominos roses* dont le succès était loin d'être épuisé ont néanmoins dû faire place à *Fromont jeune et Risler aîné*. M. Lafontaine et M^{me} Bardi, qui ont été engagés spécialement pour jouer cette dernière œuvre ici, en ont assuré le succès. Nous doutons cependant que cette belle œuvre dramatique tienne longtemps l'affiche.



SPECTACLES DIVERS

LE CONCERT FAURE. — Prochainement aura lieu à l'Alcazar le concert Faure, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

A propos de cette solennité artistique et musicale, quelques détails biographiques sur M. Faure nous semblent offrir d'autant plus d'intérêt que ses commencements ont été très-difficiles. Il est bon que l'exemple de cet artiste, arrivé à une si grande réputation, soit mis sous les yeux des débutants que les difficultés découragent.

Né le 15 janvier 1830 à Moulins, Jean-Baptiste Faure vint très-jeune à Paris. Il se signala de bonne heure par son amour exceptionnel pour la musique, se fit admettre à la maîtrise de la Madeleine et suivit ensuite pendant neuf années, de 1843 à 1852, les cours du Conservatoire, où il ne fut admis qu'avec peine, parce qu'on ne lui trouvait pas de dispositions pour le théâtre.

Obligé, pour vivre, de jouer de la contre-basse dans les bals de barrière, Faure se vit, à l'époque de la mue de la voix, menacé dans cet organe. Fort heureusement, il en fut quitte pour la peur; un beau matin, sa voix lui revint; seulement, il s'était couché sopraniste et il se réveillait baryton.

Les débuts de Faure en cette qualité eurent lieu le 20 octobre 1852 à l'Opéra-Comique, après sa sortie du Conservatoire, où il avait obtenu tous les prix. Il chantait le rôle de *Pygmalion* dans *Galathée*, et y fut peu remarqué. Mais bientôt d'heureuses créations, parmi lesquelles celle du rôle d'Hoël dans le *Pardon de Ploërmel*, le mirent en évidence.

Le 14 octobre 1861, il quitta l'Opéra-Comique pour l'Opéra, où il a acquis une réputation européenne, d'autant plus méritée, que c'est peut-être le plus élégant comédien et le plus beau chanteur qu'il y ait actuellement. On ne connaît guère de talents plus complets.

Voici les diverses créations de Faure à l'Académie nationale de musique : le 6 mars 1853, *la Mule de Pedro*, de Massé; le 28 avril 1865, *l'Africaine*; le 11 mars 1867, *Don Carlos*, de Verdi; le 7 mars 1868, *Hamlet*, d'Ambroise Thomas; *la Coupe du roi de Thulé*, d'Eugène Diaz.

Faure est un compositeur de mérite. Il est l'auteur de deux volumes de mélodies, dont un grand nombre sont populaires.

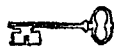
Nous avons lu il y a quelque temps un article de Bénédicte du *Figaro* sur les sœurs Badia, dont l'une, Carlotta, chantait à l'âge de 4 ans, sans en omettre une seule *fioritura*, le grand air des *Puritains* devant la reine Victoria. Ce sont des virtuoses émérites qui sont appelées à une grande réputation.



SKATING-BAL. — Nous avons déjà annoncé la prochaine ouverture d'un nouvel établissement qui aura nom : *Skating-bal*, et qui se tiendra à l'Alcazar.

Les travaux de construction commenceront dès la semaine prochaine. L'intérieur de la vaste salle de l'Alcazar sera bitumé à cet effet. Des fauteuils seront installés tout le tour, pour permettre aux curieux de pouvoir jouir tout à l'aise du coup d'œil et assister aux gracieuses évolutions des patineurs. Un excellent orchestre sera attaché à l'établissement. Nous ne doutons pas que ce nouveau *Skating* n'obtienne un grand succès.

Les bals de cet hiver n'auront rien à souffrir de cette nouvelle installation, car l'enceinte bitumée pourra se recouvrir d'un plancher mobile qui permettra de transformer, en quelques instants, la salle de patinage en salle de bal ou de concert.



Cours de Madame MELCY.

C'est demain dimanche qu'aura lieu, dans les salons du café Maderni, la première matinée littéraire que donnera cette année madame Melcy.

La célèbre professeur démontrera l'utilité de cette étude toute particulière pour ceux qui sont appelés à parler en public.

Un cours de ce genre est assez rare à Lyon pour que les pères de famille fassent profiter leurs enfants de ces intéressantes séances.

Madame Melcy déclamera les plus belles œuvres de son répertoire, et cette première matinée de famille sera terminée par un concert charmant.



BINETTES THÉATRALES

Avez-vous remarqué ce beau garçon, suivant assidûment des bancs des premières, tous les débuts de nos artistes. Vous l'avez sans doute quelquefois aperçu; il est grand, bien pris, la moustache blonde et finement taillée, l'air satisfait de sa personne, le sourire aux lèvres, applaudissant de ses larges mains tous les artistes mâles, donnant des bravos aux danseuses, souriant à nos *prima-donna* de tout acabit. Il jouit de ses grandes et petites entrées, fréquente assidûment les coulisses, voit les loges de mesdames les actrices s'ouvrir devant lui, a son tabouret dans le cabinet directorial, tape sur le ventre de Martial, est au mieux avec Camélia, non, Dalia (peut-on s'appeler Dalia quand on a une tête de... de quoi; cherchez, et vous aurez vite trouvé), tutoie tous les ténors, barytons, basses, contre-basses et premiers coryphées, connaît par leur petit nom les ouvreuses, les loueuses de jumelles, les dames du demi et même du quart de monde, reçoit des saluts des artistes en scène, serre la main des abonnés, sourit aux autorités, en un mot, il se sent chez lui quand il a franchi les premières marches du péristyle.

Mais, dira-t-on, quel est cet important personnage qui a tant de privautés! c'est au moins un ex-directeur, un banquier, un agent de change, peut-être? D'aucuns prétendent que c'est un ancien officier de cuirassiers, démissionnaire pour convenance personnelle (à Saint-Cyr, il est connu pour tel); d'autres le disent directeur d'une de nos grandes administrations lyonnaises et lui adressent des cartes de visite ainsi formulées : à M. le directeur de M. P.; d'autres, encore, affirment que c'est un caissier d'une de nos premières maisons de banque; plusieurs le croient millionnaire. Pour nous, nous croyons être dans le vrai en le donnant comme tout petit employé d'une de nos administrations lyonnaises et remplissant, *per piacere*, les fonctions enviées de *premier des Romains*. Nous l'avons aussi entendu appeler M. le comte Ducamion. Toujours est-il que c'est un des plus chauds partisans de la célèbre administration théâtrale dont nous jouissons (style officiel) à Lyon depuis bientôt deux années.

Les jours de grande bataille, c'est-à-dire les soirées orageuses où les Romains, conduits par leurs plus vigoureux généraux (nous allions dire battoirs) font donner toutes leurs troupes et relèvent, par des exploits sans cesse renouvelés, la fortune chancelante de leur directeur, admirez-le au plus fort de la mêlée, battant des mains et des pieds, criant comme trois sours, faisant partager son enthousiasme aux Romains qui l'entourent, et cherchant, à lui seul, à faire plus de bruit que trois cents parterriens.

Voyez-le aussi quand la bataille est gagnée, quand le commissaire de police a triomphalement fait briller aux yeux du public étourdi, ce mot mystérieux : « accepté », et par qui? La joie du triomphe se lit alors sur son épais visage; lestement il saute sur la scène et, serrant la main du nouveau Pyrrhus, qui n'attendait qu'une tuile, il lui dit gravement : « sans moi! » Ces deux mots valent plus que quatre discours de Chesnelong. Tels sont ses titres à la reconnaissance des artistes en général, et de Martial en particulier. On chuchote bien de ci et de là que cet illustre chevalier... du lustre exerce encore quelques petites industries bien anodines, et, qu'en langage ordinaire il serait difficile d'exprimer. Ainsi, paraîtrait-il, il serait, comment dirai-je, le fil conducteur des flammes de ces dames, le confident privé des secrètes amours, ferait aussi le commerce des pierres, bijoux, etc., chercherait enfin à se rendre utile à ses camarades (il les appelle ainsi, nous ne savons pourquoi) de théâtre. Comme on peut le voir, c'est le type parfait de l'homme com plaisant.

Mais, dira-t-on, qu'a à faire en tout ceci l'art théâtral ; là, par exemple, vous m'en demandez trop. Pour cela il faudrait d'abord me dire ce que l'on entend par l'art théâtral. Est-ce, par exemple, d'avoir, dans une grande ville, un splendide théâtre, garni de gens qui ne payent pas, écoutant des artistes, chantant au rabais, et un directeur touchant 260,000 fr., sous le fallacieux prétexte d'entretenir une troupe digne de la seconde ville de France.

Nous examinerons cela une autre fois,
PASSE-PARTOUT.



BIOGRAPHIE DE NOS ARTISTES

M^{lle} Henriette LEAWINGTON

Forté chateuse contralto.

Henriette Leawington est née à Paris en 1851. Elle est très grande, et son visage reflète tout à la fois une douceur et une distinction remarquable.

Ses parents, d'origine anglo-américaine, avaient, avant sa naissance, quitté depuis de longues années le Nouveau-Monde et étaient venus s'établir à Paris. Son père y enseignait les langues vivantes dans les principaux lycées.

Douée de beaucoup d'aptitude et de facilités pour les études, la jeune Henriette arriva rapidement à avoir une très-belle éducation. Elle se voua particulièrement à l'étude de la musique, et plusieurs maîtres célèbres qu'elle eut successivement, Théodore Ritter, Herz, Quindant, en firent une pianiste de talent. Elle fut très-appréciée dans plusieurs concerts, où elle eut l'occasion de se produire à Paris et à Londres.

A cette époque, elle avait un organe très-incomplet, et sa voix, très-rebelle, ne semblait rien promettre pour l'avenir. Cependant Henriette n'avait qu'un désir, qu'une ambition, elle voulait chanter.

Ce ne fut qu'à dix-huit ans, après une persévérance inouïe, que les premières qualités de sa voix se firent connaître. Duprez, chez qui elle fut conduite, après l'avoir entendue, vit de suite en elle une étoile pour l'avenir. Admise à peu près à la même époque que M^{lle} Isaac à l'école du grand professeur, elle y resta trois ans, pendant lesquels elle fit de rapides progrès.

Duprez la produisit alors dans plusieurs concerts, et principalement dans les salons de M. et M^{me} Charpentier, le fils du célèbre éditeur. Là, se réunissait un public d'élite, qui devina de suite les qualités sérieuses qu'elle possédait, et qui devaient lui ouvrir plus tard les portes de l'Opéra.

Elle étudia beaucoup aussi la tragédie, et, à la suite des succès qu'elle obtint dans *le Songe d'Athalie*, elle eut un moment l'idée d'adopter ce dernier genre, de préférence à l'art lyrique.

Pendant la guerre et pendant le temps de nos agitations intérieures, elle émigra en Angleterre, où elle donna plusieurs concerts, qui ne furent qu'une longue suite de succès, particulièrement celui de Richmond, les premiers jours de février 1871.

Elle rentra à Paris au mois de novembre de la même année, où elle chanta dans les matinées artistiques qui avaient lieu dans la salle Duprez et dans plusieurs autres concerts.

Sa réputation naissante se répandit alors jusqu'au delà des frontières.

Elle fut engagée à l'Opéra de Gand au mois de septembre 1872, et le 7 octobre, elle faisait sa première apparition sur la scène dans *le Trouvère*.

Elle eut un succès immense et fut rappelée à plusieurs reprises. Cette première soirée venait de décider de sa carrière artistique, et un horizon grand d'avenir s'ouvrait devant elle.

Dans *la Favorite*, qu'elle chanta pour son second début, elle n'obtint pas moins de succès que dans *le Trouvère*.

M^{lle} Leawington fut ensuite engagée à Bruges, où elle chanta *le Trouvère*, *la Favorite* et *le Prophète*. Elle devait, dans ce dernier opéra, faire son troisième début. Mal secondée par le reste de la troupe, elle chanta néanmoins d'une manière très-remarquable ; elle obtint son admission au vote par 119 voix contre 10.

Elle chanta encore à Gand *le Prophète*, *Rigoletto* et *Hamlet*, où, après la scène si tragique entre la reine et son fils, elle fut rappelée aux applaudissements enthousiastes de la salle entière.

Au mois de mai 1873, elle revint chanter à Paris dans un concert donné à la salle Philippe Herz, puis repartit en tournée dans le Nord.

Dans toutes les villes où elle passa, au Havre, à Limoges, à Reims, ses succès allèrent grandissant, et elle recueillit une véritable collection de couronnes et de lauriers.

Sa renommée ne tarda pas à arriver jusqu'à M. Halanzier, qui envoya son régisseur, M. Meyer, l'entendre et lui faire signer un engagement de trois ans. Elle entra donc à l'Opéra le 1^{er} août 1873, mais elle ne devait débiter que un ou deux mois après.

Le 26 août, M^{lle} Rosine Bloch qui devait chanter *le Prophète* le soir même, se trouva subitement indisposée à trois heures de l'après-midi.

M. Halanzier, voulant éviter l'ennui d'un changement de représentation, demanda à M^{lle} Leawington si elle pourrait la remplacer.

Prévenue seulement quelques heures avant la représentation, il fallait un vrai courage pour accepter.

Remplacer M^{lle} Rosine Bloch semblait impossible pour tous ceux qui la connaissaient.

Malgré cela, elle n'hésita pas un instant et se présenta courageusement le soir dans le rôle de *Fidès*.

Ce coup d'audace fut couronné d'un plein succès. Couverte d'applaudissements, elle sut faire oublier pendant cette soirée le talent de celle qu'elle remplaçait, et le lendemain toute la presse parisienne s'accorda à reconnaître que c'était une excellente acquisition pour l'Opéra.

Le Trouvère qu'elle chanta peu après confirma ces succès.

Mermet, à cette époque, allait faire représenter sa *Jeanne d'Arc* ; il dédia à M^{lle} Leawington le rôle d'Isabeau de Bavière.

Mais c'est alors qu'en quelques heures seulement un incendie dévora le Grand-Opéra, et avec lui tous les décors de *Jeanne d'Arc*.

Par suite de ce malheur, elle obtint un congé qui lui permit de faire une tournée dans le midi au mois de février 1874.

A Bordeaux et à Toulouse, elle obtint les succès les plus flatteurs.

De là elle repartit pour le Nord, la Belgique et la Hollande.

A Bruxelles, elle chanta *le Prophète* et *le Trouvère*. A La Haye, où elle fut au mois d'avril 1874, avec Dulaurens et Brégat, elle chanta *Rigoletto*, *Charles VI* et *Galathée*. Dans ce dernier opéra, elle fut chargée du rôle de *Pygmalion*, qui a véritablement été écrit pour une contralto. A Gand, Amsterdam, Reims et au Mans, elle récolta partout des bouquets et des lauriers.

Au mois de septembre, elle fut alors engagée à Marseille pour la saison 1875-1876, et elle débuta dans *le Trouvère*, *la Favorite* et *Galathée*. Son admission fut prononcée au milieu de l'enthousiasme général.

Son répertoire fut ainsi composé dans cette ville : *le Trouvère*, *la Favorite*, *Charles VI*, *Galathée*, *le Prophète*, *Hamlet*, *Rigoletto* et *Moïse*.

Toute cette saison fut pour elle une suite de succès, après quoi elle alla chanter à Montpellier *le Prophète* et *Charles VI*.

Les premiers jours de juin, elle partit en représentation pour Caen, où elle était engagée spécialement pour chanter *le Prophète*. Elle y chanta aussi *Charles VI*, *Galathée* et *le Trouvère*.

A Troyes, elle finit la saison d'été, le 9 juillet, par *le Trouvère*.

C'est alors que notre infortuné directeur, M. Senterre, par un miracle qu'on cherche en vain à s'expliquer, put doter notre scène de cette excellente artiste. C'est véritablement la

seule bonne acquisition qu'il ait su faire cette année.

WALTER.



PROFILS LYONNAIS

NOS CHEFS DE MUSIQUE

Camille MONET

A tout seigneur tout honneur. Nous ne croyons pas devoir mieux commencer ces modestes croquis à la plume, qu'en saisissant au vol le grand maître de la première et de la plus importante de nos sociétés musicales.

Camille Monet, qui a l'honneur de diriger la *Fanfare lyonnaise*, est un de nos compatriotes, né à Lyon en 1832 ; il est donc âgé de 44 ans.

Voici en quelques lignes le signalement de l'hospodar du cercle de la rue Sainte-Catherine :

« Grand, maigre, portant toute la barbe, une barbe majestueuse, grand nez, petit-neveu du roi Midas, par les oreilles, » tel est, en somme, le portrait de Camille Monet. Nos lecteurs n'ont pour en juger qu'à aller prendre un boock au café du XIX^e siècle, rue de Lyon ; ils demanderont au garçon de le leur indiquer, car Monet ne manque jamais de faire chaque soir une apparition dans son café de prédilection.

Les jours de cérémonie, constamment vêtu de noir, portant l'habit officiel, Monet n'est plus le même, il se rengorge dans sa dignité, qu'il conserve même les jours de répétition.

Ces jours-là, malheur à l'instrumentiste qui donne un faux coup de langue ou fait cuivrer son instrument. Monet a alors des gestes épileptiques, on le dirait remué par la pile de Volta.

Il n'en est pas moins aimé par ses musiciens qui l'ont en grande estime.

Le directeur de la Fanfare lyonnaise exerce la profession de fabricant de soieries, mais ce n'est, croyons-nous, qu'à ses moments perdus.

Il n'a qu'une ambition, c'est de devenir un grand compositeur. Il ne vit que par la musique et pour la musique.

Tout jeune, il apprenait le violon chez le célèbre professeur Alday, qui fut son premier maître.

A 18 ans, Alexandre Luigini lui inculquait les premières notions du piston, et en quelques années il était connu comme un de nos meilleurs musiciens de société.

En 1857, il fut, avec Joseph Luigini, le fondateur de la *Fanfare lyonnaise* dont il devint le sous-directeur dès la fondation.

Ami et disciple dévoué de Joseph, ne voyant que par le maître et ne pensant que comme lui, il devait donc infailliblement succéder à son ami dans la direction de notre célèbre Fanfare.

Nous ne rappellerons pas tous les succès remportés par la *Fanfare lyonnaise*. Chacun sait que cette Société d'élite est hors concours depuis 1860.

Monet a eu l'honneur de la diriger dans plusieurs solennités musicales, notamment à Lons-le-Saulnier, Saint-Etienne, Genève, Saint-Chamond, Grenoble, Lausanne.

Tout le monde se souvient des ovations splendides de Lons-le-Saulnier et de Lausanne, surtout dans cette dernière ville. Ce fut une réception grandiose, indescriptible, dont tous les musiciens de la Fanfare ont gardé le souvenir.

Il fallait alors voir Monet dans ce triomphe. Il rayonnait de plaisir et pleurait de joie dans le gilet de son ami Deville, le président de la Société.

Camille Monet a une ambition, nous l'avons dit, c'est d'être compositeur de musique.

Il y a montré un certain talent. On lui doit, notamment, plusieurs compositions assez remarquées. Citons :

Comme vous avez fui ! — Je crois en Dieu, — Le Nid, — Quand je t'aimais, — La Nuit, etc., etc.

On lui doit également une grande fantaisie, qu'on a baptisée ainsi : *La Fantaisie à Monet*.

Il va faire paraître très-prochainement une nouvelle romance : *Les Rêves enfuis*, dont il dit beaucoup de bien.

Comme on voit, Monet est infatigable et ne s'endort pas sous ses lauriers ; il rêve la gloire, la veut, et il n'est pas impossible qu'avec sa volonté de fer il ne puisse bientôt l'atteindre.

L'instrument favori de Camille est le piston, qu'il manie assez bien, du reste. D'ailleurs, on s'accorde à lui reconnaître une parfaite entente de l'instrumenta-

tion, car la Fanfare lyonnaise, dont la réputation n'est plus à faire, compte 70 exécutants.

Monet doit être compris dans la catégorie des chefs d'orchestre contorsionnistes, bien que beaucoup de gens prétendent qu'il est aussi impossible à un chef d'orchestre de se démener comme un diable dans un bénitier qu'à un polonais de s'enivrer.

Monet a dirigé pendant trois ans la Sainte-Cécile, Société Holtzem.

C'est un des promoteurs du concours musical de Lyon en 1877. On peut être certain qu'il fera tous ses efforts pour les mener à bien.

Un détail pour terminer : Monet, dans de certaines occasions (ce sont alors ses intermèdes), va au Grand-Théâtre jouer de la trompette dans la coulisse ; de mauvais plaisants assurent même qu'on a toutes les peines du monde à l'empêcher de monter à cheval et de traverser la scène. C'est que Monet a des allures de guerrier et de conquérant.

Maintenant à un autre.

LOUIS PAUZELLAS.



On nous communique la poésie suivante, première œuvre d'un jeune poète aujourd'hui député :

Laissez mugir les vents, laissez couler les flots,
Laissez briller l'éclair, laissez gronder la foudre,
Laissez l'eau se glacer, la glace se dissoudre,
Laissez Dieu gouverner, et restez en repos.

Laissez passer le temps sans chercher ce qu'il vaut,
Laissez tomber les jours, les mois et les années
Que Dieu, ce grand faucheur, a déjà moissonnées
Pour son éternité ; n'arrêtez pas sa faux.

Laissez les morts dormir, ils ne sont plus à vous ;
Vous les avez livrés au tombeau, qui les garde.
Ils reposent en paix, et Dieu qui les regarde,
De leur sommeil profond doit se sentir jaloux.

Laissez tout ce qui tombe aller au but commun.
Laissez jaunir le lys et s'effeuiller la rose,
Et l'hiver assombrir de sa teinte morose
Les champs où le printemps avait mis son parfum.

Laissez l'homme courir sans souci du chemin
Au but encore caché que l'avenir lui voile.
Laissez-le s'égarer sans lui montrer l'étoile
Qui brille à l'horizon ; il la verra demain.

Oui, demain cette étoile, oui, demain ce flambeau
Que suit votre destin dans la voie inconnue,
Viendra, comme une lampe échappée à la nue,
D'une clarté suprême éclairer un tombeau !

L. M.



LES MUSICIENS DE L'ORCHESTRE

Le *premier violon* se dit ; — Que je suis bien placé comme chef d'attaque pour que les femmes admirent mon col rabattu, mes grands cheveux, et le démanché qui permet à ma main de se jouer librement hors de mon habit. Je ne ferais peut-être pas mal de porter des manchettes plissées.

La *flûte* se dit : — C'est une injustice de me mettre au second rang. Le public me voit à peine. Pourtant la flûte est tout dans un orchestre. Quand je joue un solo, on m'applaudit à tout rompre. Certainement le public adore la flûte.

Le *violoncelle* se dit : — Je nourris l'orchestre, et moi seul sert de lien à tous ces maigres violons derrière lesquels on me règle. Ah ! si le public pouvait me suivre dans mes travaux, il dirait que le violoncelle est le premier des instruments.

Le *hautbois* se dit : — Mon timbre mordant corrige la fadeur de cette brute de clarinette ; toutes les fois que je fais entendre l'écho vibrant dans les montagnes, le public se pâme d'aise.

Le *trombone* se dit : — Chacun sait que je suis la force de l'orchestre. Le cuivre hennit et couvre ces pauvres instruments de bois qui ont besoin de se mettre quinze ensemble pour produire à peine un chétif effet. Moi, je suis seul, je vibre, et tous, dans la salle, regardent d'où part cette robuste vibration.

La *petite-flûte* se dit : — Le beau mérite de faire du bruit avec un ophicleïde ! Avec mon petit sifflet, j'égaie l'orchestre et on m'entend par-dessus tous mes confrères.

Le *basson* se dit : — Je suis désillusionné, je n'ai rien à faire. J'ai envie de dormir.

Le *cornet à pistons* se dit : — Tous ces fous qui dansent la tête en bas, les pieds en l'air, ces jeunes dames qui tiennent leurs jambes au port d'armes, n'obéissent qu'à moi. Je suis l'entraîn, la joie, le piment de la contredanse. Quand ces demoiselles viennent, entre les quadrilles, faire un tour dans la galerie, c'est pour voir de près le cornet à pistons.

Le *second violon* se dit : — Les compositeurs ont bien tort de n'écrire pour moi que des arpèges. Si je chante à l'unisson avec le premier violon, le public ne se prend pas compte qu'un passe-droit m'a placé à une position inférieure.

Le *cor* se dit : — Où est-il le temps où M. Plantade écrivait *La jeune fille et le cor* ? Alors, en face du piano, je me montrais avec les meilleures cantatrices. Et chacun se disait : « Le cor est le roi des instruments. »

Le *tambour* se dit : — J'ai cru tout à l'heure que j'allais exciter une émeute pendant le quadrille. Les danseurs avaient perdu la tête à la dernière figure. Mes roulements avaient enflammé leur sang. Ce n'était plus une danse, c'était une charge de cavalerie. Décidément, il n'y a que les tambours pour donner du montant au quadrille.

Le *chef d'orchestre* se dit : — Tous ces musiciens sont pleins de vanité. Ils s'imaginent être quelque chose, quand moi seul je peux leur communiquer ma flamme. Le public sait quelle peine je me donne pour lui être agréable. Quand on applaudit, c'est à moi que s'adressent les applaudissements. Moi seul je suis maître de faire recommencer le morceau qu'on redemande. Dans un orchestre, il n'y a réellement d'être inspiré et d'important que celui qui remue des flots d'harmonie avec un signe de son bâton de commandement. Il faut que tous ces gens pensent, comme le public, qu'il n'y a ici qu'un homme qui a le droit de porter haut la tête : le chef d'orchestre.

Louis MISSOL.

Le Gérant : JOANNY SCOTTI.

Lyon, Assoc. typ. — C. RIOTOR, rue de la Barre, 12.

M^{ON} Place de Lyon 44
BLACHE C^{IE}

Agent principal des célèbres machines à coudre françaises et américaines Elias Howe, Peugeot, Singer, Berthier, Hurtu, Wheeler et Wilson, etc., etc. Propriétaire exclusif de la Vraie Silencieuse perfectionnée, à double griffe, la Pliuse universelle, où on peut faire les plis de toute largeur. Machines spéciales pour coudre les cuirs à chapeaux et gants.

Garantie de 5 à 10 ans, sur facture.

44, Place de Lyon, 44
angle de la rue Childebert.

GRAISSAGE
Des Machines en tout genre
HUILES NEUTRES
De la Maison OCTAVE ALLAIRE
Absence complète de cambouis
Economie notable sur la quantité
Pour demandes et renseignements, s'adresser à
M. A. Penel, rue des Remparts-d'Ainay, 16, à Lyon.

PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE
SIROP DE JUSÉE
Succès certain contre les **bronchites, toux, catarrhes, asthme, phthisie**, etc.
DEPOT GÉNÉRAL
PHARMACIE SAINT-JOSEPH
Rue St-Joseph, 44, Lyon
Flacons : 4 fr. et 2 fr. 50

CRÈME MINÉRALE CHRÉTIEU
POUR BAINS

Effets produits par l'emploi de cette Crème : adoucissement de la peau, délassement du corps, assouplissement des membres, force et fermeté de tous les organes, disparition des taches hépatiques, rousseur de la peau, dartres récentes, boutons de chaleur et les démangeaisons qui les accompagnent.

Se trouve dans tous les Etablissements de Bains et au Dépôt général, Pharmacie St-Joseph, rue Saint-Joseph, 44, à Lyon.

GRAND ARRIVAGE
D'HUITRES
MAISON DUCLOS
FÉLIX, successeur
LYON, rue Grenette, 39, LYON
75 c. la douzaine, 75 c.

LA DÉLICIEUSE LIQUEUR
LA
CHATELAINE DE BRUSSIN
Se trouve dans tous les établissements.

MAYER FILS RUE BÂT D'ARGENT
RUE BÂT D'ARGENT
→ 31 ←
LYON
GABINET DE MIDI A 6 HEURES

BOUCHE, GORGE, LARYNX
Soulagement et guérison de toutes les maladies de ces organes par le

GARGARISME BARNOUD
Sous forme d'un bonbon agréable, ces pastilles constituent le plus puissant remède contre les MAUX DE GORGE, les IRRITATIONS DU LARYNX, L'EXTINCTION DE VOIX, les INFLAMMATIONS ET ULCÉRATIONS DE LA BOUCHE ET DES GENÈVES. — Dépôt : 3, rue de Lyon, à Lyon, et dans toutes les pharmacies. — Envoi franco contre 2 fr. 50 en timbres-poste.

Joanny Scotti